avait l'air à la fois surpris, souffrant et désespéré. Il vomissait et semblait ne pas être maître de lui. On lui avait enlevé son paletot et son gilet, et desserré son pantalon.

Les matières vomies s'étaient répandues sur le devant de sa chemise, plus bas que sa ceinture, de manière à faire croire que la balle lui avait perforé les intestins. A son côté était son fils, âgé de 16 ans, entièrement hors de lui, se tordant les mains et pleurant. Le secrétaire Hunt et le fils du colonel Rockwell s'efforçaient de le consoler. Dix minutes après, par ordre du secrétaire Blaine, ble lessé a été porté dans une salle bien aérée de l'étage supérieur. Au bout d'une demi-heure, il a été redescendu, placé dans une ambulance et conduit à la Maison Blanche.

RENSEIGNEMENTS SUR GUTEAU

Malgré la rigueur de ses ordres, un autre correspondant du *Herald* a trouvé moyen d'avoir un court entretien avec Guiteau. Sautant à bas de son lit et appuyant la tête aux barreaux, le prisonnier a demandé :

—Comment va le président ?

Informé qu'il souffrait beaucoup, il a repris :

—J'en suis très peiné ; je regrette de ne pas lui avoir envoyé une balle de plus dans le corps, ce qui aurait terminé ses souffrances.

—Quel a été votre mobile ?

—Il y a six semaines que je méditais cet acte, et je l'ai accompli par une inspiration divine. J'ai agi dans un but politique et par patriotisme. J'étais allé à la gare pour exécuter mon dessein, il y a deux semaines, quand le président est allé à Long Branch, mais il est venu donnant la main à Mme Garfield, et elle semblait si délicate, que le cœur m'a manqué.

—Quelqu'un est-il mêlé à cette affaire ?

—Non ; je l'ai conçue et exécuté moi-même. J'en suis seul responsable. Personne sur la terre ne le savait. Je regardais comme une nécessité politique d'écarter Garfield, pour sauver le parti républicain. Je n'en voulais pas personnellement au président, et j'avais contribué à l'élire.

—Ne craignez-vous pas un châtement ?

—Nullement. J'ai agi pour le bien du parti républicain et du pays. Je ne doute pas que je serai relaxé. Je suis un stalwart des stalwarts. Je connais fort bien le vice-président Arthur et le gén. Grant.

A une question touchant l'état de ses facultés mentales, il a répondu :

—J'ai eu autrefois deux cousins dans un asile d'aliénés. Mes seuls autres parents vivants sont une sœur à Chicago et un frère à Boston.

—Avez-vous pensé vous poser en martyr ?

—Je n'ai pas eu cette idée. Je savais qu'il était nécessaire que quelqu'un supprimât Garfield, et j'ai décidé d'être ce quelqu'un pour sauver le parti et le pays. Je suis véritablement fâché que cet acte l'ait tant fait souffrir, mais je ne connaissais pas d'autre moyen qu'une balle pour délivrer le parti républicain de sa personne. Mon seul motif était d'avoir un stalwart pour président.

—Avez-vous bien reposé ?

—J'ai eu du repos pour la première fois depuis six semaines. Cette idée m'obsédait l'esprit et m'empêchait de dormir. Maintenant que c'est fait, mon seul désir est qu'il ne guérisse pas, ce qui rendrait mon acte inutile. S'il meurt, j'aurai l'esprit tranquille, et je n'ai nulle crainte des conséquences.

L'OPINION DE M. BLAINE

Un correspondant a eu l'entretien suivant avec M. Blaine :

—Quelle est votre opinion de toute cette affaire ?

—Que ce Guiteau est certainement un fou.

—L'avez-vous vu quelquefois au département d'Etat ?

—Très souvent. En avril, époque de l'apogée de la chasse aux places, il était presque journellement au département d'Etat. Il avait les prétentions les plus extraordinaires. Il voulait être ministre,

mais finalement il a fixé son dévolu sur le consulat de Paris. Sur ce sujet il était fou, ou du moins il m'en faisait l'effet.

—Que lui disiez-vous ?

—Que sa nomination à un emploi quelconque était impossible.

—D'où est-il ?

—Il est natif de Freeport, Illinois. C'est simplement un solliciteur de places déshonorées ; il s'imaginait avoir de grands titres, et il était convaincu que le parti lui devait un poste important. J'ai lu une dépêche très injuste pour moi. Le secrétaire d'Etat est représenté comme ayant dit qu'il ignorait s'il y avait un complot ou non. Un complot suppose une conspiration. Je désire, a ajouté M. Blaine, les yeux brillant d'indignation, que vous démentiez ceci dans les termes les plus formels. C'est absolument faux. Une semblable idée ne m'est jamais venue à La situation est assez grave pour n'y pas ajouter de complications, je devrais dire d'horreurs.

LE MEURTRE DE ST-VINCENT DE PAUL

Le coroner a eu toutes les peines du monde à faire parler les prisonniers qui auraient pu donner des renseignements sur le meurtre de Salter. On se rappelle que Salter a été tué par son compagnon de prison d'un coup de couteau.

Louis Thibault a vu donner le coup de couteau. Il lui a semblé à ce moment là que c'était un simple coup de poing ou une poussée, et ce n'est qu'après avoir vu le sang et avoir remarqué le couteau dans la main du meurtrier, qu'il a compris ce qui s'était passé. Il déclare que le détenu le plus près du défunt à ce moment là, et qui avait dû voir tout ce qui s'est passé, lui était inconnu de nom, mais qu'il pourrait l'identifier (ici plusieurs détenus sont amenés, et le témoin déclare que celui qui dit se nommer James Simpson est le détenu en question). Le témoin dit qu'il a donné son témoignage volontairement, mais il demande qu'il n'en soit pas parlé si possible, car il a été averti que s'il disait ce qu'il savait, il pourrait bien en souffrir.

Le détenu Simpson identifié par Thibeault avait déjà été examiné et avait déclaré n'avoir rien vu du coup de couteau ; rappelé de nouveau, il dit persister dans sa déposition première et ne veut rien dire de plus.

Des deux détenus juifs Jacob Miller et Leo Nehmer, l'un était dans la bibliothèque, attendant à la chapelle protestante, et l'autre au milieu de l'escalier lorsque le coup a été donné, tous deux ont vu le prisonnier tenant le couteau à la main, ils ont aidé à transporter le blessé à l'hôpital, mais ils n'ont pas vu frapper le coup. Nehmer a vu passer le prisonnier à côté de lui dans l'escalier, il ne semblait pas du tout excité et était au contraire très calme.

Ces deux derniers témoins, avant de donner leur déposition, ont demandé en grâce de les en dispenser, vu qu'ils y jouaient leur vie ; l'un d'eux avait été menacé verbalement, et l'autre (Nehmer) avait reçu une note de J. Williams, un détenu, voleur de profession, lui disant que s'il témoignait il ferait mieux de ne plus reparaitre parmi les autres détenus, car il lui serait fait un mauvais parti.

Il a remis cette note au préfet. Ce n'est qu'après leur avoir assuré qu'ils auraient toute la protection nécessaire qu'ils se sont décidés à donner leur témoignage. Cinq autres détenus, Chester, Rowe, McFaul, Lynch et Joly soutiennent qu'ils n'ont rien vu de cette affaire, mais ils sont prêts à jurer que le prisonnier est fou, et ils donnent des raisons majeures, à leur point de vue, à l'appui de leur dire. A l'un, le prisonnier aurait demandé la faveur de lui casser la tête avec son marteau.

A un autre, il aurait demandé de lui donner de l'acide, dont il se servait pour nettoyer des cuivres, dans le but de s'empoisonner. Un autre déclare qu'il croit le prisonnier fou parce qu'il l'aurait vu mâcher un morceau de bois sale et d'autres

raisons dans le même genre. Il y a encore d'autres témoignages du même calibre à entendre. Louis Lafrance, détenu, aurait dit à Thibeault que la raison pour laquelle le défunt a été poignardé, est que celui-ci aurait dévoilé le projet d'évasion du 27 juin, mais, mis sous serment, il déclare n'avoir jamais dit telle chose. Il est évident, d'après les témoignages entendus jusqu'à présent, que détenus et gardes craignent de donner leur dépositions. Ils hésitent, se reprennent et finissent par dire qu'ils n'ont rien vu ni entendu.

EXISTENCE DE DIEU

Une croyance, par cela seul qu'elle est universellement admise, mériterait d'attirer l'attention la plus sérieuse, quand même elle semblerait ne répondre à aucun intérêt scientifique, social, moral ou religieux.

Il serait difficile, en effet de concevoir que, si cette croyance est nécessaire, si elle s'est propagée et affirmée dans toutes les intelligences, ce soit effet de pur hasard, caprice de l'imagination.

La philosophie, qui cherche à rendre compte des choses, serait donc amenée à en étudier de plus près la nature, les caractères et l'origine.

A plus forte raison en sera-t-il de même si l'on aperçoit tout d'abord qu'elle a, dans l'ordre des idées, des sentiments et des actes, dans la science, dans la foi et dans la vie, des conséquences d'une extrême importance.

C'est sous ce jour que s'offre à nous la croyance à l'existence de Dieu.

En faisant abstraction des formes extrêmement variées, et il faut le dire, très inégalement pures, sous lesquelles l'idée du divin se manifeste dans l'humanité, depuis le plus grossier fétichisme jusqu'au spiritualisme le plus irréprochable, on voit que cette idée a prévalu de tout temps, et qu'elle est de tous les pays.

Cette vérité même, dont les sceptiques font un argument contre elle, prouve l'intérêt qui s'y attache ; les erreurs et les superstitions qui viennent se superposer à un fond de vérité, doivent être considérées comme des éléments que la réflexion inexpérimentée ou trop aventureuse ajoute à une conception spontanée et parfaitement légitime.

Cela admis, et il nous paraît difficile de ne pas l'admettre, on ne saurait nier l'influence considérable que la croyance à l'existence de Dieu exerce sur les esprits, sur les sentiments, sur les mœurs, sur les institutions, etc.

La croyance à l'existence de Dieu transforme et illumine la science ; non pas en mettant partout le surnaturel, et en faisant intervenir à tout propos la divinité ; mais en lui attribuant exclusivement la première impulsion, l'initiative des grandes et admirables lois qui régissent le monde ; elle montre à l'homme le but suprême de ses actions, l'aide à comprendre sa destinée, et donne à la morale une sanction puissante ; elle inspire la crainte au méchant, la confiance et l'espoir au bon, qu'elle console dans les épreuves de la vie ; elle contribue à faire régner dans les codes et dans les institutions, aussi bien que dans les mœurs, la justice et l'humanité ; les beaux-arts eux-mêmes s'en inspirent, et il est tel d'entre eux, l'architecture, qui a toujours trouvé, dans la manifestation de l'idée religieuse, l'inspiration de ses plus fameux chefs-d'œuvre.

J BRIBARRE.

Plus une nation renferme d'ânes, plus elle est exposée à recevoir des coups de bâton.

L'expérience est comme l'étoile polaire ; elle ne guide l'homme que la nuit et ne se lève que lorsqu'il va se coucher.

C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu ; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

LA FIN DU MONDE.

D'après Leonardo Aretino, prophète italien du quatorzième siècle, c'est le 15 novembre prochain que la chose doit arriver. Cette catastrophe mettra quinze jours à s'accomplir : voici exactement de quelle façon les choses se passeront :

- 1er jour La mer inondera les rivages.
- 2 — L'eau pénétrera dans le sol.
- 3 — Mort de tous les poissons de rivières (Donc, à partir de ce jour-là, plus de fritures.)
- 4 — Mort de tous les animaux marins.
- 5 — Mort de tous les oiseaux.
- 6 — Eroulement de toutes maisons.
- 7 — Eboulement de tous les rochers.
- 8 — Tremblement de terre général.
- 9 — Eboulement de toutes les montagnes.
- 10 — Tous les hommes deviendront muet (Diable ! et les femmes ?)
- 11 — S'ouvriront tous les tombeaux.
- 12 — Pluie d'étoiles.
- 13 — Mort de tous les hommes et de toutes les femmes.
- 14 — Destruction du ciel et de la terre par le feu.
- 15 — Résurrection générale et dernier jugement.

Nous n'aurons donc, en mourant le 13 novembre, que deux jours à attendre le jugement dernier, et nous pourrons encore assister à la pluie des étoiles qui auront lieu la veille de notre mort.

DANS UN BARIL

Un gentleman, élégant, cheminait, rue d'Youville en compagnie de deux compagnies de deux jeunes demoiselles de notre meilleur monde. Tous trois allaient faire une visite rue d'Aiguillon, Québec.

Dans la rue Youville, le long du trottoir, attendait un sommeillant un tantinet un cheval attelé à une grande voiture à haridelles, qui sert à transporter les barils de farine vides. Dans une cour à côté un homme lançait par-dessus la clôture des barils vides qu'un autre homme recevait et rangeait en ordre dans le véhicule.

La rue d'Youville est courte et assez étroite comme la plupart des rues de Québec.

Il s'ensuit que le trottoir est aussi très étroit, et se compose de deux matras juxtaposés.

Devant l'exiguïté de l'espace, il n'y a qu'un parti à prendre quand on est plusieurs : c'est de marcher à la queue leu-leue.

Le gentleman et les demoiselles, qui marchaient en colonne, rompirent les rangs et se mirent de file. Le gentleman fermait la marche. Mais qui l'aurait imaginé ?

On vit tout à coup un baril se balancer dans les airs, puis retourner sur lui-même et, illustrant la loi de Newton sur la gravité des corps, descendre avec précipitation sur le trottoir.

Au même instant, le gentleman constata que sur les deux dames qu'il escortait, il lui en manquait une. Stupéfait de cette disparition, il allait se mettre en frais d'investigation, lorsqu'il découvrit que le baril en touchant la terre, avait pris un corps humain, et de matière brute et inerte qu'il était, s'était animé. Il le vit s'agiter immodérément, tout comme s'il eut été possédé par un esprit, et encore l'un des plus rétifs de l'autre monde. Du coup les médiums passer et présents, les tables tournantes lui traversèrent l'imagination. Il allait donner l'alarme, lorsque le baril non content de se livrer à des transports violents et passionnés, se mit à faire entendre des gémissements sourds, puis des cris de détresse.

Du coup, il eut la clef du mystère de la disparition de la jeune demoiselle. Il prit son courage à deux mains, puis le baril, et en dernier lieu la jeune fille, qui ne crut pas devoir mieux faire que de s'évanouir en sortant, chrysalide de nouveau genre, de sa prison étrange.

Quelques lotions d'eau fraîche lui firent reprendre ses sens et son teint quelque peu enfariné.